

Un conte pour méditer quelques aspects de la miséricorde.



### ***Un roi riche en miséricorde<sup>1</sup>***

Il était une fois un roi très puissant qui tomba amoureux d'une humble bergère. Par un seul regard, elle ravit son cœur<sup>2</sup>. Il n'eut désormais qu'une envie : l'aimer et être aimé par elle. Tout au long de ses journées, sans cesse, il pensait à elle. Et de toute l'ardeur de son âme, il souhaitait qu'elle puisse vivre en son palais, avec lui.

Curieusement, il n'en parla à personne. Il aurait suffi pourtant qu'il en fasse part à l'un de ses grands pour que celui-ci aille la chercher. Cette humble bergère accepterait volontiers de quitter son obscure chaumière pour l'éclat et les fastes du palais royal. Le roi y songeait bien sûr, mais, plein de délicatesse, il se demandait si sa bergère n'allait pas être effarouchée en découvrant la splendeur de sa gloire<sup>3</sup>. Si elle se présentait devant lui, le souverain, siégeant sur son trône d'or en habit d'apparat, entouré de sa cour et de ses pages, jamais la bergère n'accepterait de croire à son amour pour elle, si petite et si misérable. Elle penserait, et toute la cour avec elle que le roi se moque d'elle. Et quand bien même accepterait-elle de résider au palais, il resterait toujours en elle un soupçon sur la qualité de l'amour du roi : comment pourrait-il l'aimer vraiment, elle, si petite et si misérable ? Il préférait donc garder son dessein mystérieusement caché<sup>4</sup>. Il ne le révélerait que lorsque les temps seraient accomplis<sup>5</sup>.

Le roi voulait qu'elle croie à son amour, qu'elle accueille vraiment cet amour, qu'elle se laisse aimer par lui avec confiance. Il voulait aussi qu'elle l'aime pour lui-même, non pour la splendeur de sa gloire. Il craignait qu'elle fût subjuguée par sa magnificence. Il ne voulait surtout pas qu'elle s'abaisse devant lui dans une sorte d'adulation servile. Elle s'en contenterait sûrement, mais lui non, car il la voulait libre, capable de le choisir vraiment. Son désir était qu'elle reste elle-même, qu'une fois entrée en son palais, elle demeure naturelle, franche et gaie, qu'elle soit une épouse aimante et non une esclave soumise<sup>6</sup>.

Comment toucher son cœur ? Comme il est difficile à un roi d'aimer une bergère ! En réfléchissant, il se dit qu'il ne pouvait pas lui manifester son amour en une seule fois. Il fallait l'approcher doucement. Il se dit que le mieux serait d'envoyer des messagers. Il les choisirait d'humble condition, issus du peuple, comme elle. Eux pourraient l'approcher aisément.

C'est ce qu'il fit. Sans se lasser, à bien des reprises, il lui envoya ses serviteurs, les messagers<sup>7</sup>. Ils s'approchaient de la bergère, et elle se réjouissait un temps en les écoutant<sup>8</sup>. Mais dès qu'ils évoquaient « à peine » l'amour fou du roi pour elle, elle se moquait d'eux, elle devenait même railleuse : « Si ton roi m'aimait, il ne me laisserait pas les pieds dans la boue, à trimer dans le froid. Comment croire à de telles balivernes ? » Et elle les repoussait avec mépris.

Le roi s'attristait de l'échec de ses messagers. Il désirait tant la hisser à son rang, la couronner de gloire et d'honneur<sup>9</sup> ! Tenaillé par l'amour, il résolut d'en faire son égale, non en l'élevant d'emblée au rang royal, mais en s'abaissant d'abord lui-même. Il voulut se déguiser en berger, alors il pourrait enfin l'approcher sans intermédiaires. Il était prêt à tout pour elle.

C'est en caressant ce beau projet qu'arriva le drame : il y eut un attentat contre lui ! Il en réchappa de peu. Une enquête fut faite : tout venait d'un ancien vassal qui s'était révolté, pour s'emparer du pouvoir. Il avait entraîné avec lui le tiers des grands du royaume<sup>10</sup> et une foule de sujets<sup>11</sup>. Le roi se fit apporter la liste des complices. Et c'est avec une indicible horreur qu'il y vit le nom de sa bien-aimée... Elle ne croyait vraiment pas à tout ce qu'avaient annoncé ses messagers<sup>12</sup>. Elle avait tellement méprisé leurs paroles qu'elle était passée dans le camp ennemi. Le cœur déchiré, le roi comprenait qu'elle le percevait comme un tyran. Elle avait écouté et cru les mensonges de son vassal félon. Il sortit et pleura amèrement. Ses gens l'entendirent se lamenter, comme s'il s'adressait à quelqu'un : « Que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je contristé ? »<sup>13</sup>

Que faire maintenant pour l'approcher ? Si elle le reconnaissait, elle penserait qu'il vient pour la condamner<sup>14</sup> ! S'il se déguisait en berger comme il le projetait auparavant, elle pourrait le reconnaître et s'enfuir à tout jamais<sup>15</sup>. Le roi comprit qu'il n'avait plus qu'une solution, il fallait qu'il descende plus bas qu'elle. Lui qui était de condition royale, il devait prendre l'aspect d'un serviteur<sup>16</sup>. Il fallait<sup>17</sup> qu'il partage la condition du plus vil de ses sujets<sup>18</sup>, ainsi était-il sûr de ne pas effrayer sa bergère.

Quittant tout<sup>19</sup>, il planta sa tente tout près de sa demeure<sup>20</sup>. Il l'approcha, il fit ses délices parmi les gens de sa maison<sup>21</sup>. Il choisissait sans cesse la dernière place<sup>22</sup>. Bien qu'il fût le roi, il venait, non pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie<sup>23</sup> par amour pour sa bien-aimée. Longtemps, il la servit ; longtemps, il se dévoua pour elle. Et lorsqu'il était méprisé par elle ou par l'un de ses proches, il continuait, le cœur débordant de miséricorde. Tout en la servant longuement comme l'aurait fait un esclave, il finit par l'intriguer par sa sagesse, sa sagesse royale ! D'où lui venaient cette grandeur d'âme et cette dignité

étonnante dans la pauvreté<sup>24</sup> ? Un jour, elle lui demanda : « D'où es-tu ? »<sup>25</sup> Oh, il ne lui révéla pas d'emblée qui il était, cela pouvait encore l'effrayer. Il essaya plutôt de lui laisser deviner ce grand mystère<sup>26</sup>. Il voulait qu'elle pressente ce « quelque chose » qui la dépasse complètement. De plus en plus intriguée, elle s'intéressa à lui davantage. Petit à petit, goûtant la saveur de ses sages réparties, elle éprouva le besoin de se rapprocher de lui, elle lui consacra du temps. Elle fit vraiment attention à lui. Un jour, elle l'invita à sa table pour échanger plus profondément. Quelle joie alors ! Il prit son repas avec elle et elle avec lui<sup>27</sup> ! Tout en devisant, elle cherchait à comprendre qui il était.

Alors, l'ayant longuement apprivoisée, il révéla son identité. Il lui expliqua que pour elle, il avait quitté son palais doré et les grands de sa cour, que pour elle, il avait choisi de prendre la dernière place, de souffrir du froid, de la faim et du travail harassant, que pour elle, il avait subi pen-



dant des années outrages et mépris<sup>28</sup>. Et elle, vaincue par tant de dévouement et de souffrances assumées, crut à son amour. Touchée au plus profond, elle pleura, demanda pardon d'être restée si longtemps insensible à ce si grand amour<sup>29</sup>. Sans attendre, il l'assura de sa mansuétude : « N'aie pas peur. Ne crains pas<sup>30</sup>, je t'ai aimée d'un amour éternel, aussi je te renouvelle ma bienveillance<sup>31</sup> ». Comme elle avait attenté à la vie du roi, et qu'elle risquait la peine capitale, il établit un acte d'amnistie, il lui fit grâce. Ce fut sa façon à lui de faire justice<sup>32</sup> ; gratuitement, elle était libérée de ses fautes parce qu'elle avait cru en l'amour du roi<sup>33</sup>.

Celui-ci, profondément heureux d'être aimé désormais, s'aperçut bien vite qu'il ne pouvait pas rentrer trop vite au château avec sa bien-aimée : elle était encore si misérable. Comment pourrait-elle être naturelle avec les gens de la cour ? Il fallait qu'il la prépare à devenir reine ! Qu'elle puisse se donner à lui avec une liberté souveraine, sans être apeurée ou simplement gênée par la présence de la cour.

Il la fit belle, plus resplendissante que toutes les grandes dames de sa cour. Il la revêtit de vêtements somptueux<sup>34</sup>, tissés d'un lin éclatant et pur<sup>35</sup>. Il lui prépara une lotion parfumée comme on en donne à la famille royale<sup>36</sup>.

Comme elle ne connaissait que des aliments grossiers : pains de seigle et galettes de blé noir, il voulut l'habituer aux mets de la cour. Chaque jour, il lui offrait un pain tout préparé<sup>37</sup>, identique à celui de la table du souverain. Patiemment, il lui apprenait les manières d'une reine pour qu'elle se sente chez elle au palais. Et lorsqu'elle fut prête, il prit avec elle la route de la capitale, et, là, au milieu de tous les grands du royaume, ils célébrèrent leurs noces<sup>38</sup>. (Ils furent heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants...)

Ami lecteur, la bergère dont s'est épris le roi du Ciel, c'est toi et moi. Mais il y a de grandes différences entre notre Roi et celui du conte. Le nôtre est Dieu, au-delà de tout ; dans son infinie miséricorde, il s'est abaissé jusqu'à partager notre sort, il ne s'est pas seulement déguisé, il a tout pris de notre condition. À tel point qu'il doit souffrir et mourir, comme nous, puis ressusciter afin d'entraîner avec lui sa bien-aimée au palais du Ciel, si elle le veut bien...

Les références bibliques sont autant d'invitations à méditer dans le texte même de la Parole de Dieu, c'est là surtout que la miséricorde nous est révélée.

Frère Benoît



1. Ep 2,4.
2. Ct 4,9.
3. Is 6,5.
4. Col 1,26 ; Rm 16,25.
5. Ga 4,4.
6. Jn 15,15.
7. He 1, 1.
8. Jn 5,35.
9. Ps 8, 6.
10. Ap 12, 4.
11. Ap 13, 3.
12. Lc 24,25.
13. Mi 6, 3.
14. Jn 3, 17.
15. Jn 3, 19-20.
16. Ph 2, 6-7.
17. Lc 24, 26.
18. He 4, 15.
19. Lc 5, 28.
20. Jn 1, 14.
21. Pv 8, 31.
22. Lc 14, 10.
23. Mc 10, 45.
24. Mc 6,2.
25. Jn 19, 9.
26. Ep 3, 9. 5, 32.
27. Ap 3, 20.
28. Lc 23,35-38.
29. Ep 2,4.
30. Is 41, 10.
31. Jr 31, 3.
32. Tt 3, 7 ; Rm 11, 6.
33. Rm 3, 24.
34. Is 61, 10.
35. Ap 19, 8.
36. 1 Sa 16, 13 ; Lc 4, 18-19 ; 1 Jn 2, 20.
37. Sg 16, 20, Jn 6,51.
38. Ap 19, 7-8.